

LE SEMEUR CANADIEN.

NAPIERVILLE, 9 OCTOBRE 1851.

A NOS ABONNÉS. — Ceux de nos abonnés, qui n'ont pas encore payé le montant de leur souscription, sont priés de le faire le plus tôt possible.

Certitude de la Mort.

La mort est le lot commun de l'humanité; c'est le moment solennel qui met fin à toute existence terrestre, qui brise tous les liens qui unissent à la terre, et nous transporte de ce monde d'un jour dans le monde de l'éternité. Tous les hommes se dirigent et pressent le pas vers une vallée obscure; c'est la vallée de l'ombre de la mort. Elle est là devant nous; il nous faut la traverser. Nous avons beau nous attacher, nous cramponner même à la vie, la force qui nous entraîne est une force irrésistible et, quoi que nous fassions, nos jours ne s'écouleront pas avec moins de rapidité.

Il est une tradition populaire qui nous représente un juif infortuné condamné à marcher sans cesse jusqu'à la fin du monde. S'il s'arrête dans sa course, une voix terrible se fait entendre: marche! marche! Eh bien! cette idée, fautive quant au personnage auquel on l'applique, peut servir d'image à notre destinée. Marche! marche, vers la mort! voilà notre sentence, voilà ce à quoi nous sommes tous condamnés.

Pour les uns la mort est encore dans le lointain; pour les autres elle est plus près. Et s'il nous était donné de jeter un coup-d'œil sur l'avenir, peut-être verrions-nous la mort devant nous et toute prête à poser sa main glacée sur notre cœur. Toujours est-il, quelque soit le nombre d'années qu'il nous reste à passer sur cette terre, toujours est-il que nous avons tous un pied dans la tombe, car la mort, comme l'a dit un grand auteur, chacun de nous la porte dans son sein.

La certitude de la mort n'est niée par personne: chacun est forcé de l'admettre par ce qui se passe journellement autour de lui. Comment se fait-il donc que la pensée de la mort nous préoccupe si peu et que nous sommes si peu disposés à y penser et à nous y préparer? C'est que ce monde vain et trompeur a encore trop de charmes et d'attraits pour nous; c'est que nous sommes assez insensés pour placer notre trésor ici-bas, au lieu de le mettre là où ni les vers ni la rouille ne consomment rien, et où les larrons ne percent ni ne dérobent (Matth VI, 20); c'est que nous ne pouvons supporter l'idée de rencontrer un juge justement irrité et dont la colère doit nécessairement frapper quiconque n'est pas revêtu de la justice de Jésus-Christ. Voilà pourquoi, l'homme tout en sachant qu'il doit mourir et qu'il est important de se préparer pour ce moment sur-rême, cherche à s'étourdir et éloigne de son esprit une pensée, qui ne pourrait que lui être importune dans son état de péché et de condamnation.

Alexandre Vinet.

(Suite et fin.)

Vinet s'acquitta de ses nouvelles fonctions de professeur avec une fidélité et un succès peu ordinaires, et son influence sur les jeunes candidats au saint ministère, dont une partie de l'enseignement lui était confiée, fut très-heu-

reuse. Tous ceux qui ont eu le bonheur de suivre ses cours ont conservé de lui un bien doux souvenir.

Deux ans après son appel à Lausanne, c'est-à-dire en 1839, la Société de la Morale chrétienne de Paris le couronna une seconde fois pour un mémoire sur la *Manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat*. C'est un ouvrage d'une philosophie aussi saine que profonde et qui suffirait à lui seul pour assurer à son auteur une place distinguée parmi les grands penseurs, dont s'honore l'humanité.

Il fut conséquemment: il donna sa démission de membre du clergé vaudois salarié par l'Etat, dont il avait montré avec force l'incompétence en matière de religion, et quelques années après (en 1845) il renonça, non sans regrets, à sa chaire dans l'université ou académie de Lausanne. Cependant il n'abandonna pas cette institution, car il fut immédiatement appelé à l'enseignement de la littérature française. Mais ses principes sur la séparation du spirituel et du temporel, sa participation à la formation de l'Eglise libre et sa fidélité chrétienne déplurent à un gouvernement incrédule et ennemi de l'indépendance de l'Eglise, et il fut destitué l'année suivante.

L'Eglise libre fondait alors une École de théologie et s'empressa de lui offrir une chaire. Il accepta joyeusement et commença un cours sur les *rapports essentiels de Jésus-Christ avec ses disciples et l'humanité*. Sa santé ne lui permit pas toutefois de le finir, et après s'être souvent levé pour ses leçons d'un lit de douleur pour y rentrer après les avoir données, il fut obligé de discontinuer. Sa dernière conférence fut très-solennelle. Debout, appuyé contre la paroi à cause de sa faiblesse, il parla, il exhorta, il pria. Sa voix était plus pénétrante que jamais; sa haute stature semblait grandir avec l'élevation de sa pensée. Et ainsi, les reins ceints, la lampe allumée et dans le pressentiment d'une mort prochaine, il développa les paroles du Seigneur: "Je t'ai glorifié sur la terre, et j'ai achevé l'œuvre que tu m'avais donné à faire; maintenant glorifie-moi, toi, Père, etc." (Jean XVII, 4, 5).

Il se mit au lit alors (c'était le 5 février, 1847), pour n'en plus ressortir et vers la fin d'avril on le transporta à Clarens, village au bord du lac Léman, dont le climat doux et sain faisait espérer à ses amis quelque amélioration. Mais le Seigneur en avait jugé autrement: sa santé déclina de plus en plus et le 4 mai on vit bien que le moment de son délogement approchait. Lui-même ne se faisait aucune illusion à cet égard, et la veille de sa mort, ayant fait venir ses domestiques, il leur demanda, ainsi qu'à son épouse, de lui pardonner tous les torts dont il s'était rendu coupable envers eux. Admirable humilité et délicatesse de conscience qu'on ne pourrait trouver que chez un vrai disciple de Christ!

Un de ses amis, ministre de l'Évangile, vint passer la dernière nuit avec lui et après lui avoir lu d'après son choix, le XVIIème chapitre de l'évangile selon St. Jean, il lui dit au moment de se mettre en prière: que faut-il que je demande? — "Les grâces les plus élémentaires" répondit le mourant. Puis, sans agonie, mais non sans douleur, il s'endormit en paix à 5 heures du matin, le 5 mai. Ainsi mourut dans la foi en Jésus et la bienheureuse espérance de la vie éternelle cet homme, si distingué à la fois par les qualités du cœur et les dons de l'intelligence, et qui porta partout avec lui la bonne odeur de l'Évangile. Il n'avait pas encore 50 ans.